

paraison de saint Grégoire de Nazianze, il sépare la poussière des opinions humaines d'avec le pur froment des vérités révélées.

La création, dit-il, d'après l'hypothèse arienne, ne peut supporter l'action directe de Dieu. Comment alors le Fils, recte de Dieu. Comment alors le Fils, suivant la même hypothèse, est un être fini et une simple créature, peut-il être la supporter ? De deux choses l'une ; ou bien, si le Fils a pu supporter cette action, la création tout entière a dû pouvoir la supporter aussi ; ou bien, si elle ne l'a pas pu, il ne l'a pas pu lui-même plus qu'elle. Soutenir que le Dieu infini est trop loin du fini pour créer, c'est soutenir qu'il est éternellement infécond, et que rien n'existe. Il y a donc dans cette thèse des hérétiques deux choses monstrueuses ; une contradiction et une absurdité.

D'un autre côté, si la présence d'un médiateur était nécessaire pour l'œuvre de la création, il fallait nécessairement aussi, puisque le Fils est une créature, un médiateur entre lui et Dieu. Et, si l'on admet qu'il en faut un, il en faut deux, et mille, et toujours mille, chaque médiateur ayant besoin d'un médiateur à son tour.

Vainqueur sur le premier point par ces raisonnements déliés, Athanase passe à la seconde assertion.

Dieu est un, ajoute-t-il. Si le Fils, à qui les ariens conservent le nom de Dieu, n'est pas de la même substance que le Père, s'il n'est qu'un intermédiaire créé, l'unité est rompue : il y a deux dieux. Le Christ avait renversé les idoles ; Arius les relève en divinisant le Christ lui-même. Il faut, ou renoncer au nom de chrétien, ou admettre la consubstantialité.

A des preuves métaphysique de cette force, il en ajoute d'autres qu'il tire de la saine interprétation des Ecritures.

Dieu est trop loin du fini, et la création serait un acte indigne de sa grandeur ? Tous les livres saints disent le contraire. Il cite des textes. Et comment, s'écrie-t-il après avoir transcrit cette page sublime de saint Matthieu où Jésus-Christ nous révèle la Providence divine, comment ? Il n'est pas indigne de Dieu de s'occuper de riens pareils aux cheveux de notre tête, aux passe-reaux, aux fleurs des champs, et créer serait indigne de lui ?.....

Un temps fut, disaient les ariens, où le Fils n'était pas. Athanase leur cite le psaume : " Votre règne est un règne qui s'étend dans tous les siècles, " et ce texte de saint Paul : " C'est par lui qu'il a fait les siècles. " Et il conclut : La formule des ariens revient à cette formule absurde : Il fut un temps où l'Eternel n'était pas.

Le Fils, d'après les Ecritures, est l'image et le resplendissement du Père. Le Père se réjouit en lui. Dieu, ajoute le grand logicien, ne peut se contempler ni se réjouir dans un être fini, et il faut de plus que l'image du Père soit semblable au Père. Or quel est-il ? Il est l'éternel, la lumière, le tout-puissant. Donc le Fils est tout cela.

Il poursuit : Il est écrit dans l'Evangile de saint Jean : " Mon Père ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et moi aussi j'agis sans cesse. " L'action du Père est éternelle. Donc le Verbe, par qui tout a été fait, est éternel. Il serait absurde de dire que le Fils ait aidé au Père à le créer lui-même.

D'après l'Ecriture, le Verbe a créé. Créer est un pouvoir réservé à Dieu. Donc il est Dieu.

Si le Fils est une créature comme toutes les autres, comment se fait-il que lui seul révèle le Père ? D'après la doctrine de l'Eglise, nous comprenons pourquoi il est dit : " Personne n'a vu le Père que celui qui vient du Père. " Nous comprenons aussi que " nul ne connaît le Père que le Fils ! " D'après le système arien, cela est incompréhensible ; car si le Fils est une créature, et si nous sommes tous des créatures, chacun de nous doit comprendre le Père suivant ses forces. Et l'Ecriture en aurait menti.

Et les réfutations mêlées aux preuves se multiplient à l'infini.

Il est écrit que Dieu jugera toute créature. Si le Fils est une créature, devra-t-il subir aussi ce jugement ? Mais que devient le tribunal, si le juge lui-même doit être jugé ? Qui récompensera les

justes et punira les méchants ? Et d'après quelle loi le législateur sera-t-il jugé ?

Il est écrit que le Seigneur Jésus est adoré même par les anges. C'est, disent les ariens, parce qu'il est une créature plus sublime que toutes les autres ; cela ne peut être. Si cela était, en effet, il faudrait que chaque créature adorât toutes celles qui sont au-dessus d'elle. Cela n'est pas ; aucune créature n'en adore une autre. La créature adore Dieu.

" Tout est à cause de lui et pour lui. Les ariens s'appuyaient sur ce texte pour prouver que Dieu ne l'avait créé que pour qu'il créât le reste. S'il en était ainsi, répond Athanase, sa reconnaissance envers nous devrait être plus grande que la nôtre envers lui. Nous, nous aurions été créés pour être ; lui n'aurait été qu'un moyen pour que nous fussions. De plus, nous aurions été en Dieu avant lui, car on pense à la fin avant de penser au moyen. Alors il est impossible de comprendre pourquoi nous n'avons pas existé avant lui, puisqu'en Dieu la volonté suffit pour donner l'existence aux choses. Et en ce cas, c'est nous qui sommes proprement les fils de Dieu, et non le Verbe.

Le Fils dit : " Moi et mon Père, nous sommes un. Je suis en mon Père, et mon Père est en moi. " Donc même divinité et unité de substance. Ils ne sont pas un dans le sens de Sabellius, qui les confond ; ils sont un, parce qu'ils sont une seule nature. L'engendré, en effet, n'est pas d'une autre nature que celui qui engendre. Le Fils de Dieu est donc Dieu. Et voilà pourquoi on lui attribue les mêmes prérogatives qu'au Père. Il est appelé Dieu Tout-puissant, Celui qui est, a été et sera ; Seigneur, la lumière ; il remet les péchés, et il dit lui-même : " Tout ce qui est à mon Père est à moi. "

Ne voyant dans le Fils qu'une simple créature, les ariens devaient admettre qu'il est sujet au changement.

Ils l'admettaient.

Voici comment Athanase les confond : Si le Fils, dit-il, est sujet au changement et à l'instabilité, comment ce qui est instable et changeant peut-il ressembler à ce qui est immuable ? Qui peut, en voyant l'instable, dire : J'ai vu l'immuable ? Et cependant le Fils a dit lui-même : " Qui me voit, voit mon Père. " Comment peut-il être l'image du Père, s'il n'est pas son égal et s'il n'est pas immuable comme lui ? Son unité avec le Père exclut tout changement. Il est la sagesse, la sagesse exclut toute addition. Il est la vérité, la vérité est toujours égale à elle-même.

Les ariens faisaient une objection. Pour que le Fils soit égal au Père, disaient-ils, il faudrait qu'il eût aussi un Fils.

Ce sont là, répond Athanase, des idées tirées des choses matérielles et terrestres. Les animaux et les hommes s'engendrent par l'union des sexes, et l'engendré, toujours et fatalement, provient d'un père qui a commencé. Personne n'est père dans la véritable acception du mot ; le fils devient père à son tour, comme le père a commencé par être fils. En Dieu, il n'en est pas ainsi. Le Père n'est pas né d'un père, il n'engendre point de fils qui devienne père. Le Père est père dans la vénérable acception du mot, et le Fils est Fils de même. Celui donc qui demande pourquoi le Fils n'a point de fils, doit demander aussi pourquoi le Père n'a point de père. Questions déraisonnables autant qu'impies. C'est précisément parce que le Fils est la parfaite image du Père, qu'il reste éternellement immuable comme le Père. On peut retourner l'argument des ariens, et leur dire : Répondez ; un architecte peut-il bâtir une maison sans matériaux ? Non ? Donc Dieu ne le peut pas non plus. Et vous, pouvez-vous exister sans vous trouver dans l'espace ? Non ? Donc Dieu ne peut pas non plus. Conclusion ridicule. Dieu n'a pas de semblable ; il crée et il engendre d'une manière qui lui est propre : divinement.

Tout ce que nous venons d'écrire n'est qu'une sèche analyse de cette réfutation magistrale, où les idées les plus délicates et les plus subtiles se trouvent exprimées avec une richesse de développements incomparable. Il y a là, il faut l'avouer, une grande force de génie, jointe à un esprit profondément chrétien. Qu'il réponde aux arguments dialectiques ou bi-

bliques, toujours la même supériorité, toujours la même large vue des choses divines. Des qualités maîtresses se retrouvent partout dans la théologie d'Athanase ; il a éclairé tout ce qu'il a touché. Mais c'est dans cette question de la consubstantialité du Verbe qu'il a jeté le plus de lumière. L'axiome de Nicée, après ses investigations, aux yeux de quiconque croit à l'Evangile, est devenu évident malgré son mystère. Arius avait amoncelé les nuages sur la face adorée du Verbe. Au souffle puissant du grand polémiste, toute cette fumée s'écarte et s'envole, et le Verbe apparaît comme le soleil dans un ciel purifié par la tempête, dans sa sublime et radieuse vérité.

Vérité douloureusement conquise au prix de travaux innombrables, et de luttés sans exemple !

D'où venaient donc, dans cette âme, tant de ressources ?

Dieu d'abord l'avait merveilleusement armé pour les luttes qu'il devait soutenir. Appelé à être l'appui des élus de Dieu à une époque de confusion et de périls extrêmes, il avait reçu tous les dons : un vrai génie spéculatif, riche d'idées et très subtil ; une habileté pratique consommée, une prudence et une présence d'esprit impossibles à déconcerter, une fermeté de granit. Mais ce qui le fit si fort, c'est surtout l'amour : l'amour de Jésus-Christ et de son œuvre, l'Eglise mère des âmes !

Jésus-Christ, Dieu et homme Fils de Dieu, Fils de l'homme, ce sublime mystère le ravit de bonne heure. Et comme les fortes amours s'enracinent dans la contradiction, quand il vit que son siècle et son pays, égarés par le désir fou de sonder l'insondable et de voir le fond de l'abîme, abandonnaient les simples croyances de l'Eglise primitive pour des conceptions qui, sous prétexte de le rendre plus rationnel, défiguraient et dénaturaient son Dieu, il jura de se faire son défenseur et son vengeur, et de rendre au monde le Christ de l'Evangile, chassé par l'orgueil de la fausse sagesse. A partir de vingt-trois ans, diacre, évêque, proscri, acclamé, dans les conciles, dans ses courses éternelles, vêtu d'une peau de brebis ou d'une peau de chèvre, abandonné, affligé, persécuté, à travers les déserts et les montagnes, dans les tombeaux, austère comme un moine, toujours souffrant comme un martyr, alerte et l'œil au guet comme un soldat, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il endure, c'est pour le Verbe.

Athanase, de même qu'Hilaire, n'est pas un saint mystique au sens où on l'entend aujourd'hui. Le cœur ne rencontre pas dans ses œuvres de ces pages attendries où l'amour surnaturel s'exalte, débordé et s'épanche. C'est qu'il ne faut pas s'attendre à trouver, dans ces *saints de combats*, les effusions de ceux qui vécutent en des milieux plus pacifiques. Pieux, ils l'étaient sans doute, mais d'une autre façon. Chaque siècle de l'Eglise a son caractère, qui se reflète sur l'âme des saints qu'elle enfante. Au IV^e siècle, il s'agit de sauver le dogme des menaces de l'erreur ; les plus grands saints sont *dogmatiques et agissants*, et leur principale vertu est dans le courage qu'ils déploient pour la défense de la vérité. La piété d'Athanase n'a pas le temps de s'attendrir. Elle court à l'action et c'est dans l'action qu'elle se révèle, moins touchante peut-être, à coup sûr plus méritoire et plus virile.

Mais Jésus-Christ et l'Eglise s'identifient dans la pensée chrétienne. Il règne entre Elle et Lui une sorte d'unité conjugale, dans les liens d'un amour impossible à briser. Aimer l'Un, c'est aimer l'Autre. En attaquant la divinité de Jésus-Christ, les contemporains d'Athanase enlevaient au naissant et déjà splendide édifice sa pierre angulaire. Couronnés de succès, leurs efforts devaient fatalement entraîner sa ruine. En même temps que son soldat, il fallait donc que le champion du Verbe fût l'ouvrier de son œuvre. Comme Néhémie s'obstinait avec sa jeune et vaillante milice à rebâtir, sous les traits de l'ennemi, Jérusalem à demi détruite, il lui fallait d'une main brandir le glaive, et de l'autre manier la truelle, faire face aux assaillants et relever les pierres détachées des murailles.

Athanase répondit admirablement à ce double devoir. Dans le vertige étrange qui saisit l'esprit des peuples et les

entraîna un temps à l'arianisme, il fut en Orient le grand représentant et le gardien infatigable de l'unité catholique. Il sut grouper l'épiscopat fidèle autour de son chef légitime, et par ses continus recours aux pontifes de Rome relever cette divine autorité dont l'hérésie secouait impudemment le joug traditionnel. Son génie, sa volonté, son précieux don d'entraîner les foules, les jours d'une longue vie, son repos, sa liberté elle-même, il donna tout avec une libéralité magnanime, pour ramener les âmes arrachées au cœur de l'Eglise par le flot débordant de l'inondation arienne, et assurer le triomphe du christianisme.

Il fut ainsi le père de la phalange invincible qui se leva après lui pour la défense de la même cause. Le souffle de son âme généreuse respire dans les Basile, dans les Grégoire de Nazianze, dans les Chrysostome, et jusque dans les Pères de cet Occident, où la persécution et l'exil le jetèrent par trois fois. Notre glorieux Hilaire, Ambroise, Augustin, sont aussi de sa famille, avec tous ceux qui concoururent en ces temps difficiles, par leur génie et leur courage, à sauver l'avenir religieux du monde.

L'homme, dit-on, qui se promène au pied des Pyramides, sur la vieille terre d'Egypte, se sent écrasé par leur grandeur imposante. Quand un chrétien contemple ce géant, fils du même sol, qui s'appelle Athanase, il éprouve une impression semblable, avec cette différence pourtant que dans le temps même où il est écrasé, il est charmé et attiré vers les hauteurs de l'âme, dans la région des grandes vertus. Bien peu parmi nous sans doute sont appelés à cette sainteté publiquement militante qui fut la sienne. Tous ne sont pas prédestinés à être les chevaliers de l'Eglise, sur le vaste et bruyant théâtre du monde. Mais, qui l'ignore ? nous sommes tous nés soldats : lutter contre la matière pour l'assujettir est la destinée de l'homme ; lutter contre soi-même pour se dompter, la destinée du chrétien. Nous devons déployer toutes nos énergies sur ce théâtre de l'âme, où viennent nous attaquer tour à tour et quelquefois ensemble Satan, cette puissance invisible d'erreur et de péché, et cette autre puissance, terrible aussi, la chair, presque éternellement en révolte.

En fournissant l'exemple d'une intrépidité sans égale dans la résistance à l'erreur, qui n'est qu'une forme du mal, ce livre fera quelque bien avec la grâce de Dieu.

Je l'offre aux évêques et aux prêtres, mes pères et mes frères dans la foi.

Je l'offre aux fidèles, me souvenant que j'ai voué ma vie à leur salut.

Les premiers y trouveront un modèle incomparable des vertus sacerdotales dans les temps troublés ; les autres, une révélation éclatante de ce qu'on est capable de souffrir pour eux quand on les aime.

Tous, connaissant mieux par cette histoire l'Eglise du passé, ses luttes et ses triomphes, sa destinée troublée, orageuse, incertaine, mais visiblement immortelle, nous apprendrons à ne nous laisser décourager ni par les malheurs du présent, ni par les vicissitudes possibles de l'avenir.

Orléans, ce 10 juin 1888.

LE DERNIER JOUR

DU

REDEMPTEUR

OU

Voie douloureuse de Jésus

DE

GETHSÉMANI AU GOLGOTHA

PAR

M. L. J. BONDIL

chaosine théologique

1 volume grand in-8°.....Prix : 40 cts